

---

## Géographicit  de la verticalité

Jean-Baptiste Bing

---



###  dition  lectronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdg/1260>

DOI : 10.4000/cdg.1260

ISSN : 2107-7266

###  diteur

UMR 245 - CESSMA

### Référence  lectronique

Jean-Baptiste Bing, « G ographicit  de la verticalité », *Carnets de géographes* [En ligne], 11 | 2018, mis en ligne le 15 septembre 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/1260> ; DOI : 10.4000/cdg.1260

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.



La revue *Carnets de géographes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Géographicité de la verticalité

Jean-Baptiste Bing

---

## Un champ négligé de la géographie

Habitué à raisonner dans les deux dimensions du plan, les géographes explorent peu la troisième dimension spatiale. Dans l'article « topographie » du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, J. Lévy (2003 : 927) considère même qu'« en géographie, les phénomènes qui sortent du plan sont considérés comme des caractéristiques non-spatiales (substances) des objets localisés et non comme des composantes de l'étendue, celle-ci étant, par construction, réduite à deux dimensions ». Plus nuancé J.F. Staszak (1995) différencie les théories hippocratique et aristotélicienne des météores en attribuant à la première une géographicité qu'il dénie à la seconde en vertu du parti-pris purement vertical de celle-ci alors que celle-là combine verticalité et distribution zonale. Seuls seraient donc objets de géographie des éléments pouvant être définis par une localisation établie (plus ou moins précisément) selon la grille latitude/longitude. Certes une troisième caractéristique, l'altitude, peut venir compléter la donne ; perturbation du plan, la verticalité est alors réduite à certaines de ses manifestations : altitude, donc, mais aussi *relief*, *saillance*, *pente* ou *hauteur*. Même comprise comme un facteur majeur d'organisation de l'espace (par exemple en biogéographie) ou analysée comme une ressource (pour le tourisme en montagne) ou comme une contrainte (pour les déplacements), la verticalité demeure généralement une *donnée naturelle* – sauf pour les études en urbanisme, pour laquelle elle peut au contraire devenir un simple construit, purement culturel et technique, qui n'a plus rien de naturel. L'hypothèse ici défendue tente de dépasser cette alternative, et fait de la verticalité le fruit d'une *trajection* (Berque 2009)<sup>1</sup> : la verticalité serait un fait de culture et une construction sociale autant qu'un fait de nature, et la spatialité humaine ne pourrait donc se comprendre sans référence à la verticalité en tant que telle (et pas seulement comme une donnée en lien avec le plan).

Cet article explorera diverses modalités de cette trajection, qui implique l'ensemble de notre « corps médial » (Berque 2009 : 157) ; il abordera ainsi de multiples champs de la connaissance, dont certains sont rarement rapprochés dans le cadre de la géographie

académique tant ils concernent des domaines éloignés (sports de grimpe et biologie des bébés, nébulo-paysage et urbanisme...) et dont d'autres demeurent rarement évoqués par les géographes (éthologie et astronomie – alors que la compréhension de la verticalité chez les autres êtres vivants et l'exploration de l'espace interplanétaire sont deux champs dans lesquels se joue notre condition médiale depuis notre corps animal – soumis à d'autres conditions physiques, de gravité, etc. – jusqu'à notre symbolique<sup>2</sup>, c'est-à-dire au sens que nous donnons à notre présence sur Terre – et désormais ailleurs.). Il est évident qu'aucun chercheur ne peut maîtriser seul à la fois les sciences cognitives, l'éthologie, l'architecture, etc., bref l'ensemble des paramètres concernés<sup>3</sup>. Mais l'ambition de cet article n'est nullement d'offrir un compte-rendu exhaustif de l'état de la recherche dans l'ensemble de ces champs ; plus modestement, il vise à proposer un angle de vue un peu décalé appuyé sur la « perspective de l'expérience » (Tuan 2006), et à en dégager des pistes de réflexion.

Pour cela, je m'appuierai sur des exemples concrets, vécus personnellement ou tirés de témoignages variés, tirés d'expériences issues aussi bien d'un cadre académique (recherche de terrain...) que de la vie quotidienne. Cette ethnographie du quotidien (Dibie 2006) nous conduira donc à interroger tout d'abord les bases (physiques et biologiques) sur lesquelles la verticale se trajecte en verticalité, puis nous en étudierons les valorisations symboliques. Afin de donner une dimension plus politique à cet article et de la relier à des enjeux théoriques de la discipline, nous explorerons ensuite trois domaines où l'organisation de la verticalité joue un rôle dans la convivialité (ou l'anticonvivialité) de l'espace vécu en commun : micro-espace domestique, espace urbain (en lien avec le paysage) et enfin jardins, agroforêts et forêts (autour de l'arbre).

## De la verticale à la verticalité

L'un des points sur lesquels Berque (2009 : 303, 371) insiste à propos de la trajection est qu'elle nécessite une « base naturelle » physique, chimique et/ou biologique. Certes les différentes cultures lui donnent un sens voire agissent rétroactivement sur elle, mais elles ne peuvent s'en passer. Pour la verticalité, cette base – que nous appellerons la *verticale* – intègre différents paramètres : physique (pesanteur), géologique (relief), biologique (bipédie), cognitif (néoténie). Penchons-nous sur leurs interactions<sup>4</sup>.

### Pesanteur et bipédie : les « bases » de notre verticalité

Contre les « metabasistes », Berque mobilise par exemple la « pesanteur » (2009 : 371). Liée aux lois de la physique, aucun être vivant sur Terre n'y échappe, bien que de multiples facteurs contribuent à faire varier son influence (taille et poids réduits des fourmis, mode de locomotion des oiseaux, environnement aquatique des poissons...). Pour les animaux de grande taille dont la vie se déroule essentiellement sur la terre ferme et dont le mode de locomotion est la marche, la pesanteur est littéralement incontournable (Reichholf 1994) ; c'est le cas, en particulier, de l'être humain. La pesanteur conditionne ainsi l'ensemble de nos activités, des plus fonctionnelles aux plus symboliques ; en dehors de moments plus ou moins longs vécus en apesanteur par des astronautes et des passagers de vols paraboliques, la pesanteur agit directement sur notre corps, partout et toujours. Elle est donc une base fondamentale de notre verticalité, et contribue à la définition de notions structurantes pour notre rapport à l'espace environnant telles que

« haut » et « bas » (Tuan 2006). Cela dit elle n'agit pas seule sur notre esprit mais se révèle via notre corps. Un phénomène caractéristique nous distingue des autres singes et est ainsi une autre base, biologique cette fois, de notre verticalité : la bipédie.

L'ontogenèse ne répétant pas la phylogenèse, il convient de distinguer le cas de l'humanité en tant que genre et/ou espèce (*Homo sapiens*, mais aussi les lignées qui l'ont précédé et/ou accompagné : *erectus*, Neandertal...) de celui de l'individu, mais dans les deux cas cette acquisition est un fait déterminant (Picq 2015). Dans le cas d'*Homo sapiens* et de ses ancêtres et collatéraux, la bipédie constitua sans doute le facteur fondamental de différenciation entre la lignée humaine et celle des chimpanzés (Coppens 1999, Picq 2015) : ceux-ci conservent une locomotion quadrupède proche de celle des autres grands singes pourtant taxonomiquement plus éloignés (gorille, orang-outang...), tandis que nos ancêtres et collatéraux proto-humains (même non-compris au sein du genre *Homo* : australopithèques...) ont acquis la bipédie. Condition de la libération de la main et la complexification du cerveau<sup>5</sup>, elles-mêmes conditions du triple processus « anthropisation-hominisation-humanisation » (Berque 2009 : 150-158), la bipédie se trouverait donc à l'une des origines de la capacité de notre espèce et de ses ancêtres et collatéraux immédiats (*erectus*, *neanderthalensis*...) à étendre l'écoumène à la planète entière (Harari 2012, Picq 2015).

Concernant l'individu, la bipédie nous apparaît si quotidienne, si naturelle, qu'on en oublie à quel point son apprentissage nous fut difficile. Nous apprenons à composer avec elle dès notre naissance et, si cet apprentissage s'étale tout au long de la vie, les premières années sont décisives. La naissance constitue la première rupture médiale de la vie (Fournand 2009) : dans l'utérus, baigné par le liquide amniotique dont la densité est la même que celle de son corps, le fœtus vit dans un état de quasi-apesanteur ; en naissant, il entre dans un « espace de pesanteur » où il expérimente brutalement la gravité (Bullinger, in Bullinger & al. 2015 : 33-35). L'expression « venir au monde » paraît on ne peut mieux adaptée à un changement aussi complet et aussi total. Dès la naissance s'instaure donc un apprentissage long, marqué d'étapes dont aucune ne peut être négligée, vers la station debout et la mobilité autonome qui se rejoignent dans la marche debout. Le bébé apprend d'abord à contrôler sa tête, puis son bassin, son tronc et enfin ses jambes ; en même temps, il découvre qu'il peut se retourner, puis ramper, se déplacer à quatre pattes, se mettre debout – et enfin à marcher seul (Vasseur, in Bullinger et al 2015 : 63-74). Point important : tout au long de cet apprentissage le bébé n'est jamais seul. D'une part, la présence des parents et leurs réactions sécurisent le petit d'homme et l'encouragent sur cette voie ; d'autre part, la maîtrise croissante de son corps et la coordination de ses différents organes lui permettent d'interagir de mieux en mieux et de plus en plus avec les autres (Mille in Bullinger & al. 2015) : socialisation et bipédie se renforcent donc l'une l'autre (Delion in Bullinger & al. 2015 : 75-82), dans une concrescence typiquement trajective qui font de l'apprentissage de la marche l'un des marqueurs (avec l'acquisition du verbe et de la propreté) du passage du statut de bébé à celui d'enfant.

## Néoténie et technique : cultiver la verticalité

Base biologique de notre verticalité, la bipédie appuyée sur la terre ferme structure donc notre rapport à l'espace y compris au plan. Les moments où, *a contrario*, la saillance de la topographie vient s'opposer à notre bipédie offrent ainsi d'intéressants cas-limites

permettant d'analyser notre dépendance corporelle à icelle. Pour le marcheur, franchir un obstacle saillant (relief, végétation...) relève moins de la verticale pure, que d'une contrariété liée à une irrégularité du plan ; mais lorsqu'une pente s'accentue fortement, arrive un moment où le bipède en vient à s'aider de ses mains : on passe alors de la marche normale à la marche à quatre pattes, voire à l'escalade qui est un mode de locomotion différent (Reichholf 1994) et pour lequel les primates quadrumanes, depuis les lémuriens jusqu'aux bonobos, sont plus à l'aise que le singe bipède que nous sommes (d'où une verticalité fort différente<sup>6</sup>). Inversement, quand la technique permet à notre corps médial de pallier l'insuffisance de notre corps biologique tout en ne le coupant pas de l'environnement immédiat (ce qui différencie le contact quasi immédiat du plongeur ou du parapentiste avec son environnement, de l'enfermement dans un sous-marin ou un avion), alors nous expérimentons un autre rapport à la verticalité. Ainsi quand, grâce la technique du scaphandre autonome, nous pouvons passer un temps relativement long à évoluer dans l'eau en grimant ou en descendant aussi facilement que l'on se déplace vers l'avant, la gauche ou la droite, nous rapprochons à la fois du vol et de l'état utérin. Autre expérience de vol possible (et non à titre métaphorique) : le parapente ; l'impression kinesthésique est cependant assez différente car, alors qu'en plongée, l'élément aquatique très dense ballote en permanence le corps qui est obligé de réagir en permanence, en parapente l'élément aérien est bien plus diffus et le corps bien plus passif tant l'équipement nécessaire pour se mouvoir est plus ample et lourd<sup>7</sup>.

Certains chercheurs considèrent l'homme comme un primate néotène, c'est-à-dire qui conserve à l'âge adulte d'importantes caractéristiques infantiles (Picq 2015). Pour Raymond (2009) cette néoténie est même une caractéristique fondamentale de notre condition médiale, à intégrer donc dans une mésologie qui chercherait à embrasser l'homme dans l'intégralité de son humanité. Posons donc l'hypothèse que, même adulte, notre verticalité conserve des traces de l'apprentissage difficile du redressement : la sensation de chute à l'entrée du sommeil, les rêves de vol, en seraient des affleurements venus de l'inconscient. D'autres manifestations de notre comportement relèvent de conséquences de notre néoténie, comme l'attraction pour le risque (beaucoup de métiers qui lui sont liés ont trait à une forme de verticalité : Tesson 2000) ou le vertige (angoisse/attraction pour le vide<sup>8</sup> : Thiriez 2016). L'art (Tesson 2000 : 98-100) et le jeu (dont la persistance à l'âge adulte représente un phénomène typiquement néoténique) subliment ce danger lié au vide et à une verticalité non maîtrisée : *via ferrata* (Boutroy 2002) et « sports de gravité » (Routier & Soulé 2010) sont des conduites à risque que le pratiquant transforme consciemment en jeu. Les jeux collectifs eux-mêmes sont concernés : par exemple si l'on suit l'analyse de La Porte (2006), la popularité unique dont jouit le football tient à des règles qui induisent une verticalité aussi vaste que possible (contrairement à ce qui se passe en basket-ball, handball, volley-ball ou rugby, tout le monde peut y jouer – petits et grands, poids légers et lourds – et en utilisant tout le corps de la tête aux pieds) mais « contrariée » (impossibilité de se servir de ses mains, d'où un fort sentiment d'exotisme, de dépaysement, par rapport au quotidien).

Entremêlant ces domaines, lors de son « mois du film documentaire » 2016 intitulé « Gravité. Science & sport de l'extrême<sup>9</sup> », le Muséum d'histoire naturelle de Genève avait rapproché art, sport et sciences « dures ». Ce choix muséographique et épistémologique témoigne que, bien que semblant avoir peu de rapports entre eux, ces phénomènes se recourent bel et bien ; insérer dans une même appréhension mésologique des sports de

l'extrême et des recherches en physique de pointe fait sens – et nous confirme l'intérêt d'introduire la verticalité au sein des études géographiques.

## L'ambiguïté des valorisations

La verticalité se déploie autant vers le *haut* que vers le *bas* ; nous l'oublions trop souvent peut-être parce que notre effort quotidien consiste à nous dresser, nous redresser. Notre langage comporte ainsi de nombreuses expressions témoignant de valorisations positives du haut et dépréciatives du bas : tout récemment Renaud a intitulé la chanson annonçant son retour *Toujours debout*, et il est important de *garder la tête haute* ou, en cas de chute, de *savoir se relever* ; inversement, *tomber pour corruption* est une faute morale autant que juridique, et *ramasser le pouvoir* signifie le mépris dans lequel on tient les gouvernants précédents. Cette valorisation du haut aux dépens du bas paraît universelle : le *shan shui*<sup>10</sup> (paysage) chinois, qui se lit de bas en haut et figure (entre autres) le cheminement taoïste, croise ici en dépit de tenants et d'aboutissants très éloignés, l'art sacré chrétien figurant le Paradis dans les cieux et l'Enfer sous terre. Cependant, comme presque toujours en matière symbolique, l'univocité n'est pas de mise et la valorisation peut se renverser : le haut comporte une part de négatif (la chute d'Icare considérée comme une juste punition de son *hubris* : Lacarrière 1993) et inversement le bas peut recevoir une connotation positive : les *racines* par exemple, ou la *profondeur* d'un raisonnement. Notre vocabulaire quotidien révèle là aussi cette ambiguïté : en politique mieux vaut se prévaloir d'un *ancrage* quelque part (ce qui peut supposer qu'on y a été *élevé*), que de s'y trouver *parachuté*.

Parmi des milliers de textes littéraires qui auraient pu apporter de l'eau à notre moulin, observons-en deux, courts : la « Sourate du village II » de Jacques Lacarrière (1982) et l'article « Notre-Dame des vertiges » de Sylvain Tesson (2015)<sup>11</sup>. Ces deux textes présentent des « voyages en verticalité » qui n'impliquent certes qu'un déplacement topographique assez faible (au plus quelques dizaines de mètres), mais engendrent un changement de monde radical. Pour Jacques Lacarrière, la descente dans les caves de Sacy, son village icaunais, est comme une plongée dans les profondeurs de « l'inconscient » collectif du village icaunais, un retour dans l'utérus matriciel où se fait « l'initiation au vin » ; par comparaison, le grenier où il travaille et où tout est rangé, classé, ordonné, apparaît comme un espace bien plus rationalisé, quant bien même il ouvre sur les horizons du monde. Quant à Sylvain Tesson, il évoque ses allers-retours dans les tours de Notre-Dame de Paris, effectués afin de se rééduquer après un accident, en employant des expressions qui évoquent la symbolique chrétienne de la chute et de la rédemption, conjuguant ainsi un athéisme affirmé avec une recherche spirituelle ouverte. L'un comme l'autre, enfin, montrent que les imaginaires du « haut » et du « bas » s'entrelacent en permanence entre eux et avec la concrétude de la matière : l'un, dans sa tour de pierre parisienne, retrouve l'odeur des cavernes des Calanques et l'autre, dans sa cave bourguignonne, les falaises d'Athos<sup>12</sup>.

À une échelle plus sociale que du point de vue individuel, Éric Dardel (2016 : 161-174) s'inspirant, entre autres, des études de Gaston Bachelard (qualifié par Dibie 2016 de « penseur de la verticalité ») pour étudier les modalités différentes par lesquelles nous vivons les différents types d'« espaces » (aquatique, tellurique, aérien...), offre de précieuses indications au sujet de la valorisation différenciée des quatre éléments. En effet même le relief, pourtant base naturelle de la verticalité, n'est pas dénué d'ambiguïté

(Bing 2018a) : ce qui fait d'une saillance une « colline » ou une « montagne » relève de la culture, non de la nature (Debarbieux & Rudaz 2010). La toponymie en témoigne : à Sumatra, les *Bukit* (« collines ») Barisan s'élèvent à plus de 3 000 m., tandis qu'à Java la très sacrée *Gunung Kidul* (la « montagne du Sud ») culmine à moins de 1 000 (Bing 2018a) ; dans un autre contexte, le film *The Englishman Who Went Up a Hill But Came Down a Mountain* (Christopher Monger 1995) fournit une version britannique de cette dualité.

## Prises sur la verticalité et convivialité de l'espace

Construction trajective interdépendante d'autres trajections, la verticalité ne peut donc être isolée d'autres facteurs ; ainsi de la technique, dont le corps médial est « empreinte et matrice » (Berque 2009). Ivan Illich considère la technique comme un enjeu déterminant : si l'humain maîtrise l'outil, alors celui-ci est « convivial » ; inversement, si l'humain est dominé par la technique, celle-ci devient aliénante (Illich 1973). Une approche par la géographie critique devient alors nécessaire, pour poser la question de la convivialité des politiques menées à l'échelle collective (Rey 2014) et de la technologie mobilisée (Crawford 2016). Examinons sous cet angle la verticalité dans nos vies quotidiennes, quant à ses enjeux politiques en tant que factrice de convivialité ou d'aliénation : en quoi les usages sociaux de la verticalité offrent-ils (ou non) à chacun des acteurs qui y déploient leur trajection (ses habitants) un optimum de « prises trajectives » maximisant les « ressources et agréments » et réduisant les « contraintes et risques » (Berque 2009 : 241-243, 246-249, 364) ? Afin de bien mettre en valeur l'articulation des différentes échelles en jeu, nous nous intéresserons à des domaines rarement considérés ensemble mais qui offrent un angle de vue particulier sur la question de la verticalité : nous partirons du micro-espace domestique, qui constitue une sorte d'éprouvette pour notre approche ; puis nous interrogerons les cas de la ville et du ciel sous l'angle du paysage ; enfin nous nous intéresserons à l'arbre et aux collectifs humain/non-humain.

### Le micro-espace domestique

L'habitation constitue un riche cas d'étude pour appréhender la convivialité verticale car elle est l'objet d'une forte valorisation : d'abord car elle forme « un microcosme de niveau intermédiaire entre le corps dont elle forme une extension et le monde qu'elle reproduit en réduction » (Descola 2005 : 378-379) ; ensuite car elle occupe une grande part (temporelle, financière...) de notre vie quotidienne ; enfin car la diversité des modèles ménagers dans le monde (et, en Europe, les transformations récentes des ménages avec un recul de la famille nucléaire comme modèle unique du foyer) offrent une grande série de variations quant aux réseaux d'acteurs impliqués (Segaud 2008).

À titre personnel, les premières années de mes enfants ont été riches d'enseignement, et m'ont conduit à relire mon propre vécu des espaces domestiques dans lesquels j'ai vécu (petit duplex, appartement à étage unique, maisons...). Ainsi, l'escalier est très différemment valorisé selon que les occupants soient tous adultes ou qu'un jeune enfant risque d'y chuter : la tâche des parents est alors de faire que leur bambin puisse s'approprier cet espace de transition, en l'accompagnant dans son apprentissage. Le passage d'un bébé de la reptation aux quatre-pattes puis à la marche debout oblige en outre ses parents à surélever tout ce qui peut être source de danger ou de casse. Arrive un moment où le réaménagement qui suit ne peut plus se limiter à la simple surélévation des

objets : parce que l'accumulation sur les étages supérieurs d'une bibliothèque devient trop importante, ou parce que l'esthétique – et la prudence – exigent que la télévision auparavant posée sur un petit meuble bas s'élève d'un bon mètre et mérite un support plus stable, c'est tout l'équilibre de la pièce qui se retrouve modifié. Une série de modifications verticales conduit ainsi à une réorientation complète du plan et lui impose de nouveaux axes. Autre exemple, qui fournit une analogie facile avec les questions de densification urbaine : deux enfants partageant la même chambre peuvent dormir dans des lits superposés et gagner ainsi une surface qui peut être consacrée à d'autres activités.

De l'habitant dans l'habitation, franchissons une première échelle et passons à l'habitation dans la cité. Nous laisserons de côté les multiples polémiques suscitées par les immeubles de grande hauteur, déjà objets de nombreuses études ; concentrons-nous plutôt sur la figure chargée de sens de la *maison*, dont l'extrême diversité des formes existantes dans le monde présente des variations qui mériteraient d'être étudiées de près (et ont d'ailleurs fait l'objet de nombreuses approches anthropologiques : Segaud 2008). Nous nous limiterons ici à un simple exemple, destiné à montrer l'enchevêtrement des enjeux techniques, culturels et politiques. Au Sud de Sumatra, les maisons traditionnelles des *suku*<sup>13</sup> locales sont habituellement élevées sur pilotis (figure 1), et l'explication habituellement invoquée tient à la présence de fauves dangereux. Mais même quand ceux-ci ont disparu des environs, l'espace traditionnellement laissé vacant sous les maisons demeure, avec une autre utilisation : comme garage, remise ou espace de stockage pour des objets ne craignant pas trop l'humidité ou les chocs. Un nouvel usage de la verticale se dégage donc d'une forme qui, pourtant, reste peu ou prou la même – usage qui rationalise, rentabilise, enrichit et fournit à l'occasion les symboles de modernité que l'on range justement dans ce nouvel étage bas (voiture, moto...). Remarquons enfin que, si une faune semblable a longtemps été présente à Java, les maisons javanaises sont pourtant habituellement de plain-pied. C'est d'autant plus frappant, dans cette région de Sumatra, que la « transmigration » javanaise<sup>14</sup> a conduit tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle à l'établissement de villages javanais aux côtés des villages sumatranais plus anciennement implantés (Bing 2018b) ; or, si les Javanais présents au Sud de Sumatra ont parfois repris ce type de construction, ils privilégient plus souvent le modèle javanais. Gardons-nous donc bien de trancher quant à la validité des explications tant les paramètres culturels et pratiques s'enchevêtrent.



Figure 1. Maison sur pilotis au Lampung Sud



Crédits : J.B. Bing, 08/2006.

## Ville et esthétique : la part du ciel

Corajoud (2010) définit le paysage comme « là où le ciel et la terre se touchent » : à cette interface qui s'étend du sol aux hauteurs de l'atmosphère, la dimension verticale est donc intrinsèque. Composante nécessaire du paysage, le ciel ne peut cependant à lui seul, faire paysage (Staszak 1995) : il a besoin pour cela de la terre, d'éléments qui la relient à lui. Très concrètement, ceux-ci peuvent s'incarner aussi bien dans les débris de végétaux morts qui forment l'humus (Corajoud 2010) que dans les nuages qu'il nous est désormais loisible de pénétrer directement (Bing 2015a<sup>15</sup>). Par-delà l'atmosphère, il est permis de se demander quel impact sur le paysage terrestre auront (voire ont déjà) l'extension de l'écoumène à l'espace interplanétaire (Berque 2009) et l'invention des paysages extraterrestres (comme on dit *inventer un trésor*), entrés dans notre quotidien avec les images prises par les astronautes ou par cette extension de notre œil médial que sont les satellites ou les sondes spatiales. Un article à venir fera une analyse plus détaillée de ces points, mais revenons pour le moment sur Terre.

À la fois « empreinte » et « matrice » de la médiance, le paysage co-évolue avec l'environnement et la culture selon de complexes boucles de rétroaction (Berque 2009 : 400-401) : dans le cas urbain, tant les formes de la ville (Hugron 2008) que les pratiques habitantes (Lebreton & Héas 2007) montrent que la verticalité est un *construit social*, l'architecture demeurant un exemple évident d'une verticalité tant technique que symbolique (Berque 2009 : 270-277 à propos du déploiement de la « médiance des cathédrales » en Europe). Une promenade face aux « tours de l'horloge » à Genève et à Paris rendra cela plus concret : depuis la rive gauche du Rhône, le paysage est haché par la présence des fils du tramway et des trolleybus (figure 2), alors que depuis la rive droite

de la Seine, au contraire, la rencontre de la terre et du ciel peut déployer ses effets (figure 3). Posons une hypothèse : dans le premier cas un urbanisme purement techniciste a probablement considéré la hauteur comme un simple support technique, alors que dans le second une préoccupation esthétique a sans doute été prise en compte. Cette différence tient sans doute à une place différente occupée par les fleuves dans l'histoire urbaine des deux villes : alors qu'à Paris la Seine était au cœur du pouvoir, à Genève le Rhône se trouvait en périphérie proche de la colline abritant la ville (dont l'épicentre symbolique et point culminant, la cathédrale Saint-Pierre, demeure encore aujourd'hui une référence en matière de hauteur du bâti<sup>16</sup>).

Figure 2 : Tour de l'horloge, Genève, depuis Bel Air.



Crédits : J.B. Bing, 08/2016

Figure 3 : Tour de l'horloge, Paris, depuis le Quai de Gesvres.



Crédits : J.M. Bing, 02/2016.

Face à cette mainmise des autorités sur l'espace public, des pratiques habitantes révèlent une volonté de se réappropriier ces lieux en les réintégrant dans le « paysage ordinaire » (Sansot 1983) ; il en va de même des espaces, non plus mis en vitrine, mais au contraire forclos. Cataphilie (Lebreton & Héas 2007) ou escalade urbaine (Robert & Raveneau 2006), qui relèvent des pratiques à risque et des sports de gravité, témoignent de la créativité des habitants, capables conférer un surcroît d'urbanité à des espaces délaissés voire interdits. Cette grille de lecture complète celle symbolique, déjà évoquée : analyser la cataphilie et l'escalade comme réappropriation de l'espace urbain n'empêche pas d'y trouver (comme dans les autres sports de gravité) un motif récurrent des mythes, des rites d'initiation ou des contes : celui de l'aventure dans les profondeurs ou dans les hauteurs qui constitue une épreuve et confère à celui qui en revient connaissance, sagesse, puissance, etc. Enfin, ici encore, la valorisation du haut et du bas n'est pas forcément stable : l'exemple parisien, où les étages supérieurs réservés aux domestiques sont devenus les plus recherchés, est bien connu (Marchand 2002).

## Autour de l'arbre

Autre objet d'une riche valorisation mythologique et d'usage : l'arbre. Trois formes qui lui sont liées méritent un mot : le *jardin* (Benoist-Méchin 1998), l'*agroforêt* (Torquebiau 1997) et la *forêt* (Wohlleben 2017). Ces concepts recouvrent un continuum de réalités que ne sépare nulle frontière stricte (Torquebiau 1997), bien que jardins et agroforêts soient pensés comme des intrications volontaires entre composantes naturelles et culturelles, tandis que la forêt est souvent vue comme plutôt « naturelle » (Bertrand 2014). Jardins et agroforêts fournissent donc d'excellents exemples de construction trajectrice du milieu,

jardiniers et paysans associant les végétaux en fonction d'interactions complexes mettant en rapport les besoins et opportunités induits par leur taille (verticale), leur type de réseau racinaire (plan), leur cycle végétatif (temps) – autrement dit tenant compte de toutes les dimensions de notre espace-temps (Bing 2018b)<sup>17</sup>. Ils donnent ainsi naissance à des formes étagées employant et déployant les différents paramètres de la verticalité : les paysans cultivent leur agroforêt par exemple en se servant d'un arbre comme support pour une plante grimpante (poivre sur un arbre fruitier...), ou en utilisant son ombrage pour favoriser, à l'étage inférieur, des arbustes ombrophiles (caféiers sous couvert d'arbres à bois : figure 4). On retrouve cette notion d'étagement dans les jardins arabopersans qui, en lien avec la symbolique coranique, consacrent un niveau inférieur à l'eau (fontaines et canaux), un niveau moyen aux végétaux fleuris et parfumés, et un niveau élevé aux arbres et à l'ombrage. À la technicité agronomique des uns répond l'imaginaire raffiné des autres – dans les deux cas, il s'agit bien de *culture* (aux trois sens du terme, agraire, technique et intellectuel) du végétal.

Figure 4. Dans la plantation agroforestière d'un paysan javanais du Lampung, légumes et caféiers poussent sous couvert d'arbres à bois.



Crédits : J.B. Bing, 01/2015

Jardin et agroforêt impliquent ainsi les quatre dimensions de l'espace-temps, pour créer des milieux à la fois anthropisés et humanisés qui, en fait, se révèlent être des « collectifs hybrides » d'humains et de non-humains (Descola 2005). Or cette confrontation n'est pas binaire. *Homo sapiens* dispose certes de l'agentivité et de la puissance technique les plus développées, mais les autres composantes de ces collectifs – végétaux, animaux, champignons – ne sont pas des paquets de cellules passifs : de récentes recherches menées par des spécialistes de terrain, scientifiques (éthologues, botanistes...) ou techniciens (forestiers...), complétées par des recherches de laboratoire novatrices, témoignent en effet d'une subjectivité des composantes non-humaines desdits collectifs

(Berque 2015, Wohlleben 2017). Il y a là tout un champ de recherches qui s'ouvre pour l'approche mésologique de la géographie (Bing 2018b), en interdisciplinarité avec les sciences de la vie (Giraldeau 2016) : en raison de leur biologie, de leur cognition (pour les animaux) et de leur sensibilité (animaux, champignons, végétaux) ô combien différentes des nôtres, les espèces concernées trajectent chacune une verticalité qui leur est propre, qu'il est légitime de chercher à explorer<sup>18</sup> et qui posent de vastes questions éthiques (Wohlleben 2017).

Les recherches techniques – agronomiques, sylvicoles... – ont largement démontré le rôle régulateur, aux échelles locale et régionale, des sylvosystèmes dans la régulation locale de l'hydrographie, du climat et de l'érosion (Torquebiau 2007, Wohlleben 2107) : leur présence influence les conditions du milieu depuis le sous-sol jusqu'aux nuages, faisant ainsi de ces milieux l'une des interfaces « où ciel et terre se touchent » (pour reprendre l'expression déjà citée de M. Corajoud). Mes recherches de thèse, plus axées sur la mésologie et la dynamique empreinte-matrice du milieu et des cultures humaines, m'ont conduit à souligner l'importance des savoir-faire vernaculaires et du rôle social des diverses formes d'agroforêts (notamment des jardins-forêts) dans des contextes aussi différents que l'Est malgache, le centre-sud de Java et le sud de Sumatra : dans ces trois cas, les nombreux atouts écologiques de l'agroforêt en font un garant d'une convivialité future (Bing 2018b) mobilisant le « registre des possibles » (Descola 2005) dont la diversité paraît à même d'assurer la poursuite de la co-évolution des milieux dans lesquels nous vivons. Une appréhension de l'espace par la verticalité confirme le regain d'intérêt dont bénéficie l'agroforesterie par rapport à la monoculture.

## Ouverture

Si le rapport de l'être humain au monde a toujours été médié par son corps technosymbolique, l'accumulation des médias et surtout l'impossibilité d'avoir une prise directe sur eux en raison de leur complexité technologique pose de multiples questions. Dans ce contexte, les approches humaniste et mésologique de la géographie pourraient, croisées avec les courants politiques et critiques, acquérir une dimension opérationnelle qui – du moins c'est un reproche qui leur est parfois fait – peut parfois leur manquer. Quant à s'interroger sur la verticalité, cela permet de réinterroger concepts et formes et de leur redonner une concrétude que des approches trop exclusivement techniques et planificatrices (au double sens du mot *planifier* : réduire à deux dimensions et prévoir) aplatissent et éloignent du vécu. Du bébé qui apprend à se redresser dans l'espace domestique, au voyageur international qui doit faire face à des réseaux d'escalators, d'ascenseurs et d'avions, en passant par l'agriculteur construisant son agroforêt et par le poète qui rêve face aux nuages et à la mer, la verticalité constitue donc un facteur à ne pas négliger à différentes échelles d'espaces et de temps : tenir compte des quatre dimensions de notre univers quotidien est peut-être une piste pour chercher la bonne distance entre l'engloutissement dans le réel qui nous prive du recul nécessaire à l'analyse, et un illusoire retrait du monde qui le dessécherait et le désenchanterait.

Benoist-Méchin J., 1998, *L'homme et ses jardins ou les métamorphoses du Paradis*, Paris, A. Michel.

Berque A., 1990, *Médiance. De milieux en paysages*, Montpellier, GIP Reclus.

Berque A., 2009, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.

- Berque A., 2016, « La mésologie d'Imanishi » in Imanishi K., *La liberté dans l'évolution. Le vivant comme sujet*, Marseille, Wildproject.
- Bertrand A., 2014, « La forêt entre concepts et esprits », in Harpet C., Billet P., Pierron J.P. (dir.), *À l'ombre des forêts. Usages, images et imaginaires de la forêt*, Paris, L'Harmattan.
- Bing J.B., 2015a, « La chasse aux nuages, une nouvelle pratique paysagère ? », compte-rendu de conférence donnée au séminaire Mésologiques de l'EHESS.  
URL : <http://ecoumene.blogspot.com/2015/04/nuage-en-bonnet-j.html>
- Bing J.B., 2015b, « Heuristique de la lenteur. Pour une géographie qui soit mésologie vécue », *Carnets de géographes*, n° 8.  
URL : <http://cdg.revues.org/299>
- Bing J.B., 2017, *Humains, tellement humains*, Brunoy, DDK Anticipations.
- Bing J.B., 2018a, « Nuit javanaise. Réflexions sur le Merapi, la verticalité et le paganisme », *JAR/RGA*, 106-1.  
URL : <http://journals.openedition.org/rga/3952>
- Bing J.B., 2018b, *Dynamique des savoirs et co-construction des sylvosystèmes en pays javanais et betsimisaraka*, Thèse de doctorat soutenue à la Faculté des Sciences de la Société de l'Université de Genève.  
URL : <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:103460>
- Boutroy E., 2002, « Une technique du vertige ? Les usages du corps dans une pratique ascensionniste : la via ferrata », *Techniques et cultures*, 39.  
URL : <http://tc.revues.org/167>
- Corajoud M., 2010, *Le paysage, c'est là où le ciel et la Terre se touchent*, Arles, Actes Sud.
- Crawford M.B., 2016, *Contact. Pourquoi nous avons perdu le monde et comment le retrouver*, Paris, La Découverte.
- Descola P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Dibie P., 2006, *Le village métamorphosé. Révolution dans la France profonde*. Chichery, Bourgogne nord, Paris, Plon, 405 p.
- Giraldeau L.A., 2016, *Dans l'œil du pigeon. Évolution, hérédité et culture*, Paris, Le Pommier.
- Harari Y.N., 2015, *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Paris, A. Michel.
- Hugron J.P., 2008, « Londres : une géographie du renouveau des tours », *Revue géographique de l'Est*, 48.  
URL : <http://rge.revues.org/1085>
- Illich I. (1973), *La convivialité*, Paris, Seuil.
- Lacarrière J., 1982, *Sourates*, Paris, Fayard, 123-127.
- Lacarrière J., 1993, *L'envol d'Icare. Suivi du Traité des chutes*, Paris, Seghers.
- Lebreton F. & Héas S., 2007, « La spéléologie urbaine. Une communauté secrète de cataphiles », *Ethnologie Française*, vol. 2, n°37, 345-352.
- Lévy J., 2003, « Topographie » in Lévy J. & Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Marchand B. (2002), *Paris, histoire d'une ville. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.*, Paris, Seuil.
- Picq P., 2008, *Lucy et l'obscurantisme*, Paris, O. Jacob.
- Picq P., 2015, *La marche. Sauver le nomade qui est en nous*, Paris, Autrement.
- Reichholf J., 1994, *Mouvement animal et évolution. Courir, voler, nager, sauter*, Paris, Flammarion.
- Rey O., 2014, *Une question de taille*, Paris, Stock.
- Robert A. & Raveneau G., 2006, « Forcer le destin à la verticale », *Ethnologie française*, vol. 36 n° 4, 690-692.

- Reymond H., 2009, « L'intérêt géographique de la logique de S. Lupasco et de la théorie de la néoténie : proposition d'un crible transdisciplinaire pour l'étude de la résilience des géosystèmes urbains », Cybergeog.
- URL : <https://cybergeog.revues.org/22397>
- Routier G. & Soulé B., 2010, « Jouer avec la gravité : approche sociologique plurielle de l'engagement dans des sports dangereux », SociologieS.
- URL : <https://sociologies.revues.org/3121#tocto1n7>
- Rudaz G. & Debarbieux B., 2010, Les faiseurs de montagne. Imaginaires politiques et territorialités XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> s., Paris, CNRS éd..
- Sansot P., 1983, Variations paysagères. Invitation au paysage, Paris, Klincksieck, 163 p.
- Segaud M., 2008, Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer, Paris, A. Colin.
- Staszak J.F., 1995, La géographie d'avant la géographie. Le climat chez Aristote et Hippocrate, Paris, L'Harmattan.
- Tesson S., 2000, Les métiers de l'aventure et du risque, Paris, Phare International.
- Tesson S., 2015, « Notre-Dame des vertiges », Philosophie magazine, n° 94, 36-41
- Thiriez F., 2016, Dictionnaire amoureux de la montagne, Paris, Plon.
- Tuan Y.F., 2006, Espace et lieu. La perspective de l'expérience, Gollion, Infolio.
- Wohlleben P., 2017, La vie secrète des arbres. Ce qu'ils ressentent, comment ils communiquent, Paris, Les Arènes

## NOTES

1. Berque (1990) définit la *trajection* comme « combinaison médiale et historique du subjectif et de l'objectif, du physique et du phénoménal, de l'écologique et du symbolique, produisant une médiance. D'où : *trajectivité, trajectif, trajecter* ». La *médiance*, quant à elle, est le « sens d'un milieu ; à la fois tendance objective, sensation/perception et signification de cette relation médiale ».
2. J'en ai donné une variation littéraire dans *Humains, tellement humains* (éd. DDK Anticipation, 2017). J'ai été amené à réfléchir un peu à ce sujet d'une part en tant qu'amateur d'astronomie, d'autre part suite à des discussions avec le philosophe et plasticien Ludovic Duhem. Qu'il en soit remercié.
3. C'est d'ailleurs là un signe que, en tant qu'outil, la recherche scientifique pose de sérieux défis à la société en termes de convivialité, par exemple à propos de l'hyper-spécialisation des chercheurs.
4. Nous laisserons de côté la base géologique qu'est le relief, étant donné qu'il a été intensément étudié par les géographes, y compris sur le plan culturel (Rudaz & Debarbieux 2010).
5. Les paléanthropologues demeurent en désaccord quant à l'enchaînement précis de la co-évolution – éminemment complexe et marquée semble-t-il par de nombreuses boucles de rétroaction pied-main-cerveau (Picq 2015).
6. Sur ce sujet, cf. également ci-dessous, « Autour de l'arbre » et notes 7 et 18.
7. D'un point de vue strictement personnel, ces deux expériences ont été vécues fort différemment : alors que mon corps supporte sans problème la plongée, son roulis permanent et la faible amplitude verticale possible (hors emploi de mélange gazeux spéciaux, réservés à des

plongeurs déjà expérimentés, il est fort déconseillé de dépasser cinquante ou soixante mètres sous peine d'être soumis à l'ivresse de profondeurs et à un risque très élevé de noyade), mon vécu du parapente fut bien plus bref puisque, à peine une demi-heure après l'envol et le « Bienvenue dans la troisième dimension » lancé par le pilote, le mal de l'air m'a saisi au-dessus de falaises où, nul randonneur ne folâtrant, je me suis contenté de fertiliser les bois (Par ailleurs ce saut ayant eu lieu depuis le mont Salève en Haute-Savoie pour atterrir dans le canton de Genève, nous étions susceptibles d'être contrôlés à notre arrivée par les douanes : les frontières internationales, ici entre France et Suisse, conçues selon le plan, s'élèvent en effet par convention jusqu'aux limites supérieures de l'atmosphère.).

8. À titre personnel, j'ai rarement connu une sensation de libération et de plénitude aussi forte que lorsque, après avoir souffert du vertige durant mon enfance et mon adolescence, celui-ci a disparu brutalement.

9. Cf. <http://www.ville-geneve.ch/actualites/detail/article/1452253914-mois-film-documentaire-museum-universelle-gravite/> et [http://www.ville-ge.ch/mhng/pdf/anima\\_2016\\_mois\\_film\\_presentation.pdf](http://www.ville-ge.ch/mhng/pdf/anima_2016_mois_film_presentation.pdf).

10. « Paysage » de la tradition picturale chinoise. Remarquons d'ailleurs qu'en associant littéralement la « montagne » à l'« eau », l'expression *shan shui* associe de manière fort taoïste un élément suggérant l'élévation (la montagne qui pointe au ciel... mais aussi l'eau sous forme de nuage) et un élément suggérant au contraire la descente (l'eau qui coule... mais aussi la terre, la roche).

11. Lors du cinquième « colloque international de géographie humaniste » consacré aux « récits de voyage contemporains » (Genève, 04/03/2017), j'avais abordé, à travers ces textes, le « Voyage en verticalité ». Le paragraphe qui suit résume cette intervention.

12. La figure de la caverne ou de la grotte sise sur une falaise serait d'ailleurs intéressante à approfondir (sans jeu de mot...), car elle conjugue à la fois l'altitude élevée (donc le haut, les airs) et le caractère souterrain (donc le bas, la terre) (cf. à ce sujet Bing 2018a). Il en va sans doute de même du *lac de montagne*.

13. Ce terme, dont la signification première signifie « tribu », désigne aussi les différentes ethnies indonésiennes. Dans la province de Lampung, les ethnies locales (Lampung, Ogan,..) ont été numériquement dépassées par l'afflux de migrants originaires surtout de Java (cf. note 14).

14. La « transmigration » désigne une politique de transfert de population des « îles intérieures » (Java, Bali, Madura) vers les « îles extérieures » (Sumatra, Bornéo...) bien plus vastes et bien moins densément peuplées. Dans le Sud de Sumatra, cela a conduit tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle à une véritable colonisation interne, les Javanais devenant largement majoritaires et imposant ainsi leur médiance à des espaces qui, jusqu'alors, relevaient d'autres logiques trajectives (Berque 2009 pour les généralités, Bing 2018b pour le cas particulier).

15. Cf. aussi <https://journals.openedition.org/rga/2697>.

16. Et ce en dépit de la modernité qui a sécularisé l'espace et les règles d'urbanisme.

17. Les dimensions infra-atomiques de l'Univers que postulent plusieurs théories physiques étant inaccessibles à nos sens, nous considérerons ici qu'un espace-temps à quatre dimensions. Cependant j'ai abordé cette question, à propos du CERN dans la métropole dite « du Grand Genève » dans la revue *Le Globe* 2017 : [http://www.persee.fr/doc/globe\\_0398-3412\\_2017\\_num\\_157\\_1\\_7709](http://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2017_num_157_1_7709).

18. Cf., à propos de trois espèces (baleines à bosse, chauve-souris roussettes et êtres humains) fréquentant l'île aux Prunes (Madagascar), voir le compte-rendu de ma conférence lors de la séance du 11/12/2015 du séminaire *Mésologiques* (EHES) : <http://ecoumene.blogspot.ch/2016/01/mammiferes-la-recherche-de-la-troisieme.html>.



---

## RÉSUMÉS

Cet article considère la verticalité comme le fruit d'une *trajection*, c'est-à-dire un fait de culture et une construction sociale autant qu'un fait de nature, impliquant l'ensemble de notre « corps médial ». Visant à montrer la multiplicité des manifestations de cette trajection, cet article pointe des pistes de recherche dans plusieurs champs de la géographie en exploitant la « perspective de l'expérience » via une ethnographie active du quotidien. Nous verrons d'abord sur quelles bases (physiques et biologiques) la verticale se trajecte en verticalité, puis nous en étudierons les valorisations symboliques. Nous aborderons ensuite des enjeux plus théoriques et politiques, en explorant trois domaines où l'organisation de la verticalité joue un rôle dans la convivialité (ou l'anticonvivialité) de l'espace vécu en commun à trois échelles : micro-espace domestique, paysage urbain et enfin construction des jardins, agroforêts et forêts (autour de l'arbre).

This article considers verticality as a result from a *trajection*, that means a fact of culture and a social building as a fact of nature, which involves our all « medial body ». Aiming to show the multiplicity of manifestations of this trajection, this article points at few fields of research in geography by exploiting « the Perspective of Experience » via an active ethnography of everyday-life. The first part describes from which physical and biological bases human beings traject verticality, and then studies its symbolic valorisations. More theoretical and political, the second part discusses three issues about conviviality of common and lived space at three scales: domestic micro space, urban landscape and finally gardens, agroforests and forests (around tree) construction.

## INDEX

**Keywords :** Mesology, Experience, Verticality, Medial Body, Conviviality

**Mots-clés :** mésologie, expérience, verticalité, corps médial, convivialité

**Thèmes :** Carnets de recherches

## AUTEUR

**JEAN-BAPTISTE BING**

Docteur en Géographie de l'Université de Genève

Directeur de la Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne

jeanbaptiste.bing[at]mpo-bourgogne.org